

En revenir et y retourner (sur *Retour à Birkenau* de Ginette Kolinka)*

Christophe Rabiet
Universidad de Valladolid



Retour à Birkenau est le témoignage de Ginette Kolinka, déportée des camps de déportation et d'extermination durant la Seconde Guerre Mondiale. Ce livre raconte comment cette rescapée de 94 ans transmet inlassablement, depuis les années 2000, son vécu personnel dans les écoles françaises et lors d'accompagnements scolaires aux différents camps. Ginette Kolinka nous offre des bribes de souvenirs associés au décalage de son regard actuel, au travers duquel elle ne cesse de se demander comment a-t-elle pu

survivre à cette tragédie.

* Kolinka, Ginette (2019). *Retour à Birkenau*. Paris: Grasset. 112 pages. ISBN 978-2-246-82070-3.

L'histoire s'ouvre lors de la dernière visite scolaire à Birkenau. C'est le printemps, le camp arbore une nature verdoyante, fleurie, en harmonie avec le chant des oiseaux. À la lisière du site, Ginette aperçoit une joggeuse inébranlable en plein entraînement matinal. La colère s'empare de Ginette qui, inexorablement, ne peut s'empêcher de se lamenter qu'ici, « sur cette terre grasse et méconnaissable, qui avait vu tant de morts » (9), plus rien n'est comme avant. Selon elle, le camp actuel n'est plus qu'un décor, un musée voyeuriste qui ne reflète en rien l'environnement et la réalité des anciennes prisonnières : « Quand j'arrive, c'est un choc : « ah mais non ! », je m'écrie, « ce n'est pas ça ! [...] je ne ressens rien » (89), s'écrit-elle lors de sa première visite au camp, 55 ans après sa libération. Pour autant, elle conserve des souvenirs précis : les odeurs, la saleté, et l'horreur. Tout cela est dorénavant imperceptible dans ce lieu travesti. Pour sensibiliser les élèves qu'elle accompagne, Ginette a pour habitude de leur dire de fermer les yeux et de penser qu'un mort se trouve enseveli sous chacun de leur pas. Et quand bien même s'imaginer l'horreur, comment la ressentir lorsque l'on ne l'a pas vécue ?

À l'issue de cette scène d'ouverture, le lecteur est plongé en mars 1944. Alors âgée de 19 ans, Ginette est arrêtée par la Gestapo ainsi que son père, son petit frère Gilbert et son neveu de 14 ans. Ils seront d'abord conduits au camp de Drancy le 31 mars avant d'être acheminés en train vers *Pitchipoï*, cette destination inconnue. Ginette se souvient que le voyage a duré trois jours et trois nuits, dans un train de marchandises, dépourvu de fenêtre donnant sur l'extérieur et muni de paille au sol et d'un seau faisant office d'urinoire collectif. Au cours de ce périple, sans l'ombre d'un soupçon, Ginette pensait naïvement que tous ces gens agglutinés et entasés les uns sur les autres seraient simplement voués au travail forcé dans les champs ou dans les usines.

Le 16 avril 1944, le convoi 71 arrive au camp de Birkenau. Les portes du train s'ouvrent, les soldats allemands vocifèrent les premières instructions. Le site se trouvant encore loin, les plus fatigués y seront véhiculés. Ginette s'empresse de convaincre son père épuisé et son petit frère de monter dans le

camion qui les y conduira. Sans même le présager à ce moment là, elle les a condamnés à mort : « tous ceux qui sont montés dans les camions sont allés dans les chambres à gaz. Ils ont été assassinés et leurs corps brûlés » (19). Soixante-dix ans plus tard, cette scène résonne encore dans la tête de Ginette. Ce remords ne l'a jamais quittée.

Dès leur entrée dans le camp, le protocole pour les femmes nouvellement arrivées se met en place dans des conditions très violentes : l'ordre est donné de se déshabiller. Ginette est très pudique, elle n'a jamais été nue devant personne. Elle est pétrifiée. On lui saisit le bras et la tatoue : matricule 78599. On les rase devant tout le monde, non seulement les cheveux mais aussi les poils du sexe. Puis, s'ensuit la douche froide avant de s'accoutrer de haillons. Pour Ginette, la honte masque la douleur des coups portés par les gardiennes. Tous ces actes obscènes et haineux, qui semblent réduire les femmes au plus bas de leur être, n'est d'autre que l'anti chambre du processus de deshumanisation qui les menace dans le camp.

Dans son témoignage, Ginette insiste particulièrement sur son hantise de la faim. La pitance est infime et infâme dans le camp : le semblant de soupe et de café servis s'apparentent à de l'eau sale, décrit-elle, et le pain de mie coupé en cinq garni d'une plaque de margarine toute menue constitue la ration par personne du dîner journalier. Le manque de nourriture entraîne inéluctablement la psychose générale et tous les moyens seront bons pour « organiser », c'est à dire, pour dérober le moindre morceau d'aliment, aussi minuscule soit-il. D'ailleurs, Ginette se demande pourquoi les élèves ne l'interrogent jamais au sujet de la nourriture qui était pourtant un véritable tourment : « Alors que le camp, c'est la faim. Je crois même que c'était ma seule obsession » (40).

La violence est omniprésente dans le camp. Le moindre faux pas, le moindre écart engendre inmanquablement la déferlante des horions sur les prisonnières : « Chaque ordre est un coup. On nous bat tout le temps, toute la journée, pour rien. Elles nous frappent avec leurs schlagues. On nous pousse, on tombe à terre, on se relève » (43). Les membres détenteurs de l'autorité

comme les *kapos*, les *blokovas*, les soldats, sont furibonds et assènent continuellement de coups les femmes, jusqu'à, parfois, commettre l'irréparable.

Dans cette ambiance où la peur de la « sélection » assaille, Ginette songera à une seule chose pour survivre : garder le moral. D'après elle, « Perdre le moral, c'est précipiter la mort » (42). Cette phrase, comme bien d'autres dans le témoignage, résonnent comme des leçons de vie. Alors, comment conserver le moral, ne pas succomber lorsque la nature hostile vous accable et la mort, implacable, vous menace? Ginette le dit : ne plus penser. Elle a agi à la manière d'un automate, et ses deux seuls impératifs ont été de s'évertuer à manger et obéir. Rien d'autre. C'est ce qui l'a sauvée.

Après plusieurs transferts dans différents camps de concentrations, en mai 1945, soit plus d'un an après sa déportation, Ginette est rapatriée en France. Lorsqu'elle sonne à la porte du domicile familiale, sa mère découvre une jeune fille à la tête rasée, au physique famélique, morbide « ce bassin démesuré, les mollets plus gros que les cuisses, les bras si maigres que la peau plisse et pend » (77). Ces retrouvailles mère-fille, que le lecteur attendait tant, sont ébauchées à grands traits, sans guère de détails. La mère s'attend à recevoir dès le lendemain des nouvelles de son mari et de son fils Gilbert. Ginette, lui crache brutalement : « on ne peut pas te donner des nouvelles de Papa et Gilbert, ils ont été gazés dès leur arrivée et leurs corps ont été brûlés » (75). La jeune fille est devenue cuirassée et endurcie par la force des événements. Cette scène bouleversante est immédiatement balayée par une autre, plus légère, comme une volonté de dédramatiser la situation. Ses sœurs s'approchent d'elle, non pas pour lui demander le récit de son absence mais pour simplement lui faire savoir que de nouvelles chansons sont sorties depuis son départ. Est-ce là une manière de la préserver et de l'aider à tourner la page ? Ginette exprime : « j'ai de la chance, mes sœurs ne me traitent pas comme une déportée » (78). Elle se gardera de raconter son histoire, à quoi bon la raconter lorsqu'aucun membre de sa famille n'a survécu, pense-t-elle. Ce silence sera aussi une manière pour elle de ne pas se distinguer des autres et de renouer avec la vie.

Face à l'horreur, l'humour ne fait pourtant pas défaut. Alors conduites en train au camp de Theresienstad, en Tchécoslovaquie, les prisonnières hagardes, dévastées par la faim, la soif et la maladie, comptent plusieurs décès parmi elles au cours de ce long tranfert. Ginette raconte :

Moi, j'en ai une, de morte. Ma morte. Elle tombe sur mon épaule, je la relève à nouveau, ah ça, pour m'énerver, elle m'énerve ! Mais je la garde, ma morte, je la conserve précieusement, je me dis qu'un jour ils vont bien finir par nous ouvrir, nous donner à manger, quelque chose, n'importe quoi. Et alors, je leur dirai : « mais non, elle dort ma copine, donnez-moi sa part ! ». Voilà où j'en suis. Voilà ce que je suis devenue (57).

Cette touche d'humour, qui reflète au fond le caractère de Ginette, révèle l'effrayante métamorphose : la jeune fille pudique et timide, un an plus tard, a profondément été transformée par l'expérience déshumanisante, qui la pousse à agir de manière impitoyable.

Le lecteur ne sera pas insensible non plus au message porteur d'espoir présent à la fin du témoignage. Au début des années 2000, lors de ses premiers retours au camp, Ginette déplorait que les élèves prennent cette visite à la légère, en quelque sorte comme une récréation, une classe verte en hiver ponctuée de batailles de boule de neige à l'intérieur du camp. Elle constate une évolution palpable au fil du temps : « Désormais, les élèves sont davantage préparés, concernés, attentifs. Ils savent ce qu'ils viennent voir » (95). Ginette participe grandement à cette prise de conscience collective. D'ailleurs, si à 94 ans, elle a raconté de manière très simple et factuelle son vécu, c'est aussi et surtout afin de le rendre accessible au plus grand nombre, notamment aux élèves auxquels elle s'adresse lors de ses nombreuses interventions dans les classes de France. Transmettre son histoire aux nouvelles générations est sa manière de passer le relai, et ne pas tomber dans l'oubli quand nous ne serons plus là, déclare-t-elle à la fin du livre. Elle explique immanquablement que c'est la haine qui a provoqué une telle entreprise, et qui a entraîné l'extermination de

six millions de Juifs. Son combat est que jamais personne n'oublie la profonde inhumanité du projet perpétué dans les camps d'extermination.

Finalement, le récit s'achève sur une angoisse de Ginette: « J'espère que vous ne pensez pas que j'ai exagéré, au moins ? » (97). Le lecteur, en refermant le livre, a le souffle coupé et ne peut aucunement remettre en doute ce que Ginette Kolinka a consigné par écrit. Il n'est porté que parle désir d'être lui aussi un de ces élèves afin d'entreprendre avec cette survivante un autre *Retour à Birkenau*.